

L'HISTOIRE DE SOULEYMANE

Film de Boris Lojkine

Production : France

Durée : 1h 33mn

Genre : Drame

Avec Abou Sangaré, Alpha Oumar Sow, Nina Meurisse

Public : Adulte, Adolescent

Sortie en salle : 9 octobre 2024

Festival de Cannes 2024 : Prix du Jury de la section « Un certain regard »

Prix d'interprétation masculine pour Abou Sangaré.

Prix FIPRESCI

Festival de l'écrit à l'écran 2024 : prix du jury jeune

Prix du cinéma européen 2024 : meilleur acteur

4 Césars en 2025 : Meilleure révélation masculine ;

Meilleur scénario original ; Meilleure actrice dans un second rôle ; Meilleur montage.

L'histoire / Synopsis

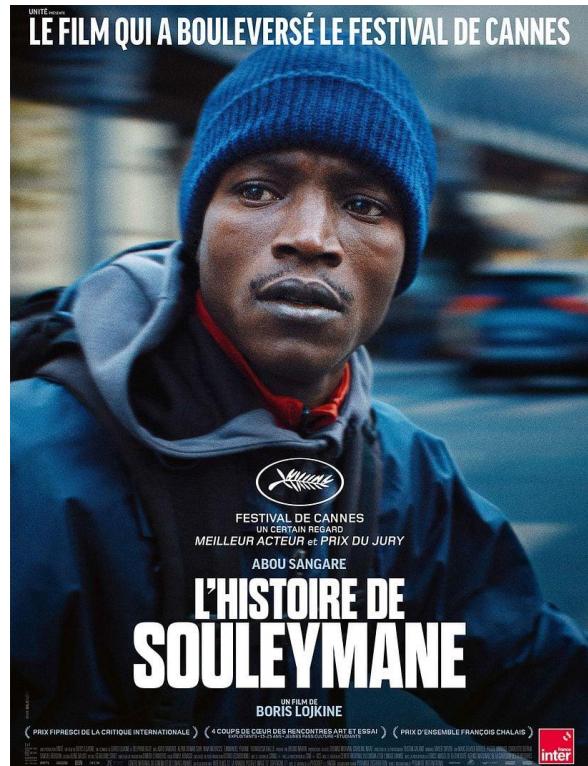
48 heures de la vie de Souleymane, un jeune Guinéen travaillant comme livreur à vélo, et qui se prépare à être auditionné par l'OFPRA dans le cadre de sa demande d'asile à Paris. Celui-ci vit fortement contraint par trois exigences : gagner de quoi manger, s'assurer un toit pour dormir, préparer son entretien de demande d'asile.

Intérêt

La découverte d'un univers méconnu : les livreurs à vélo, une forme d'esclavage moderne.

Le réalisateur a voulu partir d'une base documentaire solide. Il est allé à la rencontre des livreurs « ... leur drame c'est d'échouer à l'entretien de demande d'asile ».

Hormis Nina Meurisse, tous les acteurs sont non professionnels.



Quelques pistes pour travailler en groupe :

1. Comment le film est-il construit ? Quel est son rythme ?
2. Dans ce film « l'histoire de Souleymane » recouvre plusieurs histoires, à démêler.
3. Quels sont les personnages que Souleymane rencontre au cours de sa journée ?
4. Relever les moments d'humanité et de lumière dans ce quotidien sombre.
5. Souleymane fait référence à Allah. Est-il croyant ?

Le vrai parcours de l'acteur Abou Sangaré.

Abou Sangaré, originaire de Guinée, voit sa mère tomber gravement malade durant son adolescence. Confronté à l'incapacité de subvenir à ses besoins médicaux, explique-t-il, il prend la décision de migrer en Algérie pour y chercher du travail puis en Europe. Arrivé en France en 2017 à 16 ans, il est inscrit par des associations à un baccalauréat professionnel Maintenance des véhicules de transport routier à Amiens. Après son baccalauréat, il obtient son brevet de technicien supérieur. Sa mère décède en Guinée en 2019.

Ses trois premières demandes de régularisation sont refusées. Il est visé par une OQTF.. Après sa quatrième demande, il obtient un premier titre de séjour d'un an le 8 janvier 2025, sur la base de la circulaire Valls, qui permet la régularisation par le travail.

En 2023, par le biais de l'association d'Amiens qui le suit, il est sélectionné par Boris Lojkine pour jouer le rôle principal de L'Histoire de Souleymane. Il s'était rendu au casting sans y croire, cherchant un travail. Il ne s'attendait pas à cette mise en lumière. Le scénario est adapté en fonction de son parcours. L'acteur est primé, ainsi que le film, ovationné également, dans la section Un certain regard au festival de Cannes 2024. À la question de savoir s'il compte désormais faire carrière dans le cinéma, il répond : « *Non. Il y aura peut-être des offres mais je suis mécanicien, c'est mon métier. Je suis pressé de pouvoir travailler dans le garage.* »

BW (source Wikipedia)

LES REFLEXIONS ECHANGEES SUITE AUX QUESTIONS

1.-Construction du film? Son rythme ?

Le fil conducteur du film est le rendez-vous avec l'OFPRA qui a lieu dans 3 jours. Tout l'esprit de Souleymane est tendu vers cet objectif.

Le rythme est mené par le vélo et le téléphone, sans arrêt, même avec une roue voilée. Souleymane court après le temps.

Film tourné en plans rapprochés – 2 nuits, 3 jours. Mouvement continu ; vélo, Bus, RER ... On pourrait sous-titrer ce film : *précarité et dépendance*.

Le film se passe dans deux zones : Livraisons dans Paris ; La banlieue pour la nuit. C'est le cadrage de la caméra qui impose le rythme.

Action forte et en contraste, la lenteur des démarches.

Pas de fond musical.

Note de BW : Il n'y a pas de musique dans le film sauf en fond sonore dans le bar où Souleymane boit un thé, le soir où il a raté le bus pour aller au foyer. Ce fond sonore est une chanson turque dont les paroles en français sont :

« *Quand le feu dans mes yeux brûle mon cœur
Je pensais que notre amour durerait toute une vie
Mensonge, Mensonge, Mensonge, Mensonge, Mensonge
Il n'y a plus de séparation,
Tu l'as dit
Si tu savais comment,
Quand le feu dans mes yeux brûle mon cœur
Je pensais que notre amour durerait toute une vie
Mensonge, Mensonge, Mensonge, Mensonge, Mensonge, Mensonge, Mensonge,*

Il n'y a plus de séparation »

Souleymane va ensuite avoir une conversation avec Kadiatou où il va lui donner son aval pour qu'elle épouse un ingénieur, écho à la chanson précédente

2.-Les histoires, à démêler.

- Le travail
- La maman
- La fiancée, Katiadou
- La recherche de logement
- La recherche des papiers
- L'histoire inventée par Barry
- La propre histoire de Souleymane racontée lors de l'entretien final.
- L'environnement des migrants où tout est monnayable. (L'exploitation de l'homme par l'homme)
- Emmanuel qui loue son compte permettant à Souleymane de travailler.
- L'histoire fantasmée versus l'histoire réelle.
- Le monde des travailleurs précaires

3.-Les personnages que Souleymane rencontre au cours de sa journée ?

- Barry (documents contre de l'argent) ; Emmanuel (pour l'argent) ; les copains du 115.
- Au téléphone, le frère, la maman, la fiancée.
- Khalil, le copain qui prête la chemise blanche.
- Le copain du bus ; les restaurateurs ; les clients ; les policiers ; les travailleurs sociaux, les personnes qui distribuent les cafés ; la dame de l'OFPRA.

4.-Les moments d'humanité et de lumière.

- Le bonbon à la fraise donnée par la vendeuse asiatique.
- Le moment avec le voisin de chambrière.
- La dame qui veut faire soigner sa blessure
- Le papy (partage d'un petit moment de solitude – le respect des anciens (aspect culturel)
- Le copain qui lui prête la chemise blanche pour l'entretien.
- La fiancée, Katiadou, et l'échange par téléphone.
- Sa mère : « *elle m'a dit de ne pas mentir... »*
- L'algérien qui lui rend les pièces pour le café : « *C'est pour moi* » Solidarité de ceux qui galèrent.
- La femme qui lui fait passer l'entretien ; entretien où il finit par se dévoiler en racontant son véritable parcours de vie ; la dernière image qui montre Souleymane dans la lumière, il se sent libéré.

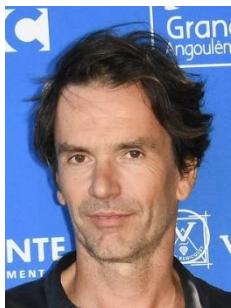
5.-Souleymane fait référence à Allah. Est-il croyant ?

Dans le film Dieu est souvent invoqué par différents personnages. Souleymane lui-même semble se référer à Dieu : - Il dit une prière dans la rue avant l'entretien - Avec sa fiancée au téléphone, il la bénit.

Cette question a suscité un long débat. Difficile de savoir ce qui est de l'ordre religieux ou culturel.

On voit dans ce jeune une belle âme.

Le réalisateur



Boris Lojkine est un réalisateur et scénariste français, né en 1969.

D'abord auteur de documentaires à partir de 2001, il est passé à la fiction avec *Hope*, sorti en 2014.

Normalien, agrégé de philosophie, auteur d'une thèse intitulée *Crise et Histoire*, Boris Lojkine décide, à l'issue de son doctorat, de quitter l'université pour se rendre au Vietnam où il réalise deux films documentaires : *Ceux qui restent* (2001) et *Les Âmes errantes* (2005). Il s'agit de deux longs métrages qui racontent, côté vietnamien, le deuil impossible des hommes et des femmes dont la vie a été traversée par la guerre.

Avec *Hope* (2014), sa première fiction, il change de continent pour se plonger dans l'Afrique des migrants. Le film est présenté à la Semaine de la Critique à Cannes et reçoit des dizaines de prix dans les festivals internationaux. En 2019, le biopic dramatique *Camille* reçoit le prix du public sur la Piazza Grande au festival de Locarno, ainsi que le Valois et le Lumière de la meilleure actrice pour la comédienne Nina Meurisse.

Présenté au festival de Cannes 2024 dans la section Un Certain Regard, *L'Histoire de Souleymane* est son troisième film. Le métrage, à mi-chemin entre le thriller et le drame social, se centre sur un livreur à vélo sans papiers sillonnant Paris. Pour l'occasion, Boris retrouve Nina Meurisse et fait appel à une multitude d'acteurs non-professionnels sans aucune expérience de jeu, dont l'interprète du rôle-titre Abou Sangare.

FILMOGRAPHIE

Réalisateur

- 2001 : *Ceux qui restent* (moyen métrage documentaire)
- 2004 : *Les Chantiers de la coopération* (moyen métrage documentaire)
- 2005 : *Les Âmes errantes* (documentaire)
- 2014 : *Hope*
- 2019 : *Camille*
- 2024 : *L'Histoire de Souleymane*

Scénariste

- Outre ses propres films, Boris Lojkine a collaboré à l'écriture d'un scénario :
- 2018 : *Seule à mon mariage* de Marta Bergman

Acteur

- Boris Lojkine joue des rôles secondaires dans certains de ses propres films :
- 2014 : *Hope* : le client de *Hope*
- 2024 : *L'Histoire de Souleymane* : le restaurateur

Récompenses

- Festival de Cannes 2014 : Prix SACD (sélection Semaine de la critique) pour *Hope*
- Festival du film francophone d'Angoulême 2014 : Valois de la mise en scène pour *Hope*
- Festival international du film de Locarno 2019 : Prix du public pour *Camille*
- Festival international du film francophone de Namur 2019 : Bayard d'Or du meilleur scénario pour *Camille*
- Festival de Cannes 2024 : Prix du jury dans la section Un certain regard pour *L'Histoire de Souleymane*[10]
- César 2025 : Meilleur scénario original pour *L'Histoire de Souleymane* (avec Delphine Agut)

L'HISTOIRE DE SOULEYMANE : LA CRITIQUE DE SIGNIS

Le film met en scène trois journées de la vie d'un demandeur d'asile, tiraillé à l'extrême entre travail ubérisé et préparation d'un rendez-vous crucial pour son avenir. Le regard de Boris Lojkine est édifiant, avec un finale bouleversant. (Critique de Patrick Lauras, SIGNIS France)

Caméra à l'épaule, les plans se succèdent à un rythme accéléré pour marquer la cadence infernale des journées de Souleymane et les dangers de sa course à vélo dans Paris. Livreur de repas, il est pressuré par son donneur d'ordre qui lui prête sa carte et attend toujours plus – son statut de demandeur d'asile ne lui donne pas le droit de travailler officiellement. Ballotté de tous côtés : il y a ceux qui le font attendre, les imprévus sur sa route, les clients impitoyables, la peur d'être en retard et de passer une nuit sous les ponts, une rémunération finalement tronquée... C'est à en perdre la tête.



Particularités techniques de la réalisation, la caméra et le micro suivaient à vélo ! Car jamais une voiture n'aurait pu. Et la bande-son ne comporte aucune musique, le réalisateur a voulu nous faire éprouver la ville animée et vibrante, son agitation et ses bruits. Aucune mise en scène ici, ou plutôt si : le choix de plonger le scénario dans la réalité de la ville, filmée telle qu'elle est. Les acteurs sont quasiment tous non professionnels, des jeunes immigrés en France. Le montage est sans répit. On ne s'étonnera donc pas du réalisme de cette chronique d'un esclavage moderne et de l'émotion qui en ressort.

Le scénario place de surcroît Souleymane est à moment clef de son existence. Il va passer l'entretien au terme duquel l'administration décidera s'il peut accéder au statut de réfugié et rester en France (Les demandeurs d'asile doivent prouver qu'ils étaient en danger dans leur pays). Angoisse pour beaucoup, car peu obtiennent ce titre (1 sur 4 ou 5). Souleymane doit donc se préparer, expliquer ce qui l'a amené en France et le chemin qu'il a parcouru. Il n'a pas de temps pour cela. Alors nous le voyons répéter sur son vélo. Il croise une connaissance qui lui donne de vagues conseils contre rémunération. On

Cinéma et spiritualité

comprend vite l'arnaque, il va s'égarer dans une histoire toute-faite et pas maîtrisée.

Le récit atteint clairement son apogée dans la dernière partie du film, l'entretien avec l'officier public qui statuera sur son avenir en France. Changement complet d'ambiance : le calme s'impose, le rythme devient tranquille, la caméra est fixe. Très documenté, l'échange est représentatif du fonctionnement de cette institution. Quelques questions suffisent à dénouer le vrai du faux. Et lorsque la vérité de l'histoire de Souleymane surgit enfin, il nous est donné de vivre un de ces moments d'exception que le cinéma peut offrir. Abou Sangara, qui l'interprète, a vécu cela il y a quelques années et plusieurs détails de la narration disent sa propre vie. Il a une présence inouïe devant la caméra, son visage reflète avec subtilité les émotions et douleurs qui le traversent. Nous ne saurons pas s'il obtient son titre, et peu importe d'ailleurs. L'intention du réalisateur est de nous mettre au pied du mur : Souleymane mérite-t-il de rester en France ? Souhaitons-nous qu'il puisse vivre parmi nous ?

Il n'est pas anodin de noter qu'un précédent film de Boris Lojkine, *Hope*, racontait l'itinéraire de



deux jeunes au travers de l'Afrique et jusqu'aux portes de l'Europe. Il nous offre une suite en quelque sorte, et l'on pourra se référer au premier pour animer un débat. Parmi les nombreux films que le cinéma offre sur les migrants – signes que la question préoccupe notre société – *L'Histoire de Souleymane* s'avère l'un des plus instructifs et des plus accomplis. Un prix du Jury *Un Certain Regard* absolument mérité – de même que le prix d'interprétation accordé à Abou Sangara.

Patrick Lauras

Entretien extrait du dossier de presse :

LA GENÈSE

Pour moi, faire des films a toujours voulu dire échapper aux assignations de ce que je devrais être et serais supposé raconter, me projeter dans d'autres vies que la mienne. Depuis quelques années, j'avais envie de réaliser un film sur ces livreurs à vélo qui sillonnent la ville avec leurs sacs bleu turquoise ou jaune vif, siglés de l'application pour laquelle ils travaillent, tellement visibles et pourtant totalement clandestins - la plupart sont sans-papiers.

Hope, mon premier film de fiction, racontait l'histoire de Léonard et de Hope, un Camerounais et une Nigériane qui se rencontrent sur leur chemin vers l'Europe. Dans les débats qui ont suivi la sortie du film, beaucoup de gens m'ont demandé si je ne voulais pas écrire la suite et raconter le sort qui leur serait réservé en France. J'ai beaucoup résisté à cette idée car le voyage fait depuis le début partie de mon désir de cinéma. J'ai tourné tous mes films dans des pays lointains : Maroc, Vietnam, République centrafricaine.

Mais l'image de ces livreurs à vélo me travaillait, et je me suis demandé : et si je filmais Paris comme une ville étrangère dont on ne connaît pas les codes, où chaque policier est une menace, où les habitants sont hostiles, pleins de morgue, difficiles d'accès ? Des HLM de grande banlieue aux immeubles haussmanniens du centre, des MacDo aux immeubles de bureau, des centres d'hébergement d'urgence aux wagons de RER, c'est bien ma ville que j'ai filmée, parfois au coin de chez moi, mais sous un angle radicalement différent. L'autre dans le film, c'est nous : le travailleur pressé qui commande son burger, le passant bousculé qui peste contre les livreurs à vélo, la fonctionnaire qui se tient face à Souleymane.

LE SCÉNARIO

Pour écrire le film, j'ai voulu partir d'une base documentaire solide. Avec Aline Dalbis, ancienne documentariste devenue directrice de casting, nous sommes allés à la rencontre des livreurs. Ils nous ont raconté les coulisses de leur travail : les démêlés avec leurs titulaires de compte, les arnaques dont ils avaient été victimes, les relations avec les clients ; ils nous ont parlé de leurs difficultés pour se loger, et des rapports avec leurs camarades livreurs, les collègues qui ne sont pas forcément des amis.

Dans tous leurs récits, la question des papiers avait une place à part. Je l'ai vu notamment avec les Guinéens. Presque tous étaient ou avaient été demandeurs d'asile, et cette demande les obsédait, car avoir l'asile peut radicalement changer leur vie. Le drame, pour un livreur, ce n'est plus de se faire voler son vélo comme dans *Le Voleur de Bicyclette* (tu te fais voler ton vélo, tu en rachètes un le lendemain à Barbès). Le drame, c'est d'échouer à l'entretien de demande d'asile.

Le film raconte les deux jours qui précèdent l'entretien. Je voulais un film trépidant. Pour cela, j'ai fait le choix très tôt dans l'écriture d'une histoire qui se déploie sur une durée courte. Avec Delphine Agut, co-scénariste du film, nous avons donc construit une dramaturgie que je voulais plus proche du thriller que de la chronique sociale. Tout au long de cette écriture, je pensais à deux films roumains qui m'ont marqué : *4 Mois, 3 Semaines, 2 Jours* et *La Mort de Dante Lazarescu*. Tous deux racontent par le menu, minute après minute, les efforts d'un personnage qui se débat comme une mouche dans un bocal, en proie à un système qui l'opresse. Comme Souleymane. Durant ces deux jours où il devrait se reposer avant son entretien, il n'a pas une minute de répit. Il court, il essaie de régler les problèmes qui s'accumulent, aux prises avec le système sans pitié d'une société européenne que nous croyons douce, mais qui est terrible pour ceux qui n'en sont pas citoyens.

J'ai choisi de raconter l'histoire d'un homme qui a décidé de mentir. D'un point de vue fictionnel, le menteur est souvent plus intéressant que celui qui dit la vérité. C'est aussi un choix politique. Je ne voulais pas faire un récit trop exemplaire, montrant un bon gars aux prises avec une vilaine politique migratoire. C'est trop facile et cela ne fait pas réfléchir. Je préfère poser des questions aux spectateurs : Souleymane mérite-t-il de rester en France ? Faut-il lui donner l'asile ? D'après vous, en a-t-il le droit ? Est-ce qu'il le mérite ? Qu'est-ce que vous voudriez, vous ?

LE CASTING

Presque tous les acteurs du film sont des non-professionnels sans aucune expérience de jeu. Avec Aline Dalbis, nous avons fait un long casting sauvage, arpентé les rues de Paris à la rencontre des livreurs. Nous avons plongé dans la communauté guinéenne et c'est finalement à Amiens, par l'intermédiaire d'une

association, que nous avons rencontré Abou Sangare, un jeune de 23 ans arrivé en France sept ans auparavant, alors qu'il était encore mineur. Son visage, sa parole, l'intensité de sa présence à la caméra nous ont d'emblée saisies. C'était lui. Pendant plusieurs mois, avec Sangare (les Guinéens s'appellent plus volontiers par leur nom que par leur prénom) puis avec les autres interprètes du film, nous avons fait de nombreuses répétitions. Le poids pour Sangare était énorme. Il est de toutes les scènes, presque de tous les plans. Dans la vie, il est mécanicien, pas livreur. Pendant plusieurs semaines, il a fait de la livraison, pour se familiariser avec les gestes quotidiens, le vélo, le téléphone, l'appli, le sac, la manière de se présenter aux clients, aux restaurateurs. Peu à peu il est entré dans le rôle. Ce temps de répétition permettait aux comédiens de se préparer. Il me permettait aussi de réécrire le scénario en l'adaptant à leur manière de parler singulière, à des détails de leurs personnes. C'est ce que j'aime dans le travail avec les comédiens non professionnels : ils viennent avec ce qu'ils sont, porteurs de leur monde. A moi de savoir accueillir leur singularité.

Pendant les 40 jours du tournage, Sangare nous a tous bluffés. D'une beauté parfois stupéfiante, le visage changeant, très expressif, passant par toute une gamme d'émotions, il était toujours juste, et souvent bouleversant.

L'ENTRETIEN

Pour écrire la longue scène finale, je me suis fait raconter leurs entretiens de demande d'asile par des Guinéens passés par là. J'ai aussi obtenu de l'Ofpra (l'Office français de protection des réfugiés et apatrides) l'autorisation d'assister à des entretiens, et j'ai parlé avec les officiers de protection qui les font passer. Je voulais avoir les deux points de vue sur la scène. Après quoi il a fallu lui créer sa dramaturgie propre, car ce passage, c'est presque un film dans le film. Je voulais que cet entretien soit comme un duel, où jusqu'au bout Souleymane se batte bec et ongles, et que le spectateur épouse sa cause, jusqu'au moment où tout se renverse. Lorsqu'à la fin Souleymane raconte enfin pourquoi et comment il a quitté la Guinée, il a peut-être tout perdu, mais au moins, pour la première fois, il a parlé en vérité. Il est redevenu lui-même.

Pour les acteurs, c'était un défi particulier. Vingt pages de dialogues à apprendre, mais aussi une intensité émotionnelle avec laquelle on ne

pouvait pas être tricher. J'ai proposé à Nina Meurisse, avec qui j'avais fait Camille, mon film précédent, de jouer le rôle de l'officière de protection (c'est ainsi qu'on appelle les agents de l'Ofpra qui font passer les entretiens). Je ne voulais pas qu'elle soit la méchante de l'histoire, mais plutôt une jeune femme investie, coincée entre son empathie pour Souleymane et les règles de l'institution qu'elle représente. Une représentante de la France. De nous, en somme. Je savais que Nina serait parfaite dans ce rôle, qu'elle aurait la générosité d'aider Sangare à aller au bout de cette scène hors norme. Telle qu'on l'avait réécrite après les répétitions, la scène mêlait au récit de Souleymane de nombreux détails de son histoire personnelle. Il lui fallait beaucoup de courage pour se lancer là-dedans. Il y est allé et nous a donné la chair de poule. Ce jour-là, j'ai eu le sentiment qu'il était devenu le grand acteur que nous avions pressenti quand nous l'avions rencontré.

LE VÉLO ET LA VILLE

Les scènes de vélo sont pour moi bien plus que de simples trajets. Sur le vélo, on est d'emblée plongé dans le chaos de la ville. Lors de ces scènes, on reçoit en pleine face toute son intensité, on absorbe son énergie, on a un constant sentiment de danger. Pour filmer le vélo, nous avons utilisé d'autres vélos. C'était la seule solution pour se glisser dans la circulation. Un vélo pour l'image, un autre pour le son. Moi-même le plus souvent, je conduisais le vélo son, pour rester en prise avec le tournage.

Je voulais rester léger pour me glisser dans la ville. Ne pas arrêter la vie. Insérer le dispositif de cinéma dans le réel. Et amener le maximum de réel dans la fiction. Même les scènes de dialogues complexes, je les ai voulues au milieu de la vie de la ville : dans le RER, au sein de la circulation, mêlées à la foule, au cœur du chaudron bouillonnant. Mon ingénieur du son (Marc-Olivier Brullé, avec qui je collabore pour la troisième fois) a dû inventer des dispositifs de prise de son inédits pour relever les défis que représentait ce tournage au milieu de la cacophonie de la ville.

Défi pour la régie également. À part pour la scène de l'accident, nous ne faisions jamais aucun blocage. Nous compositions avec le passage des gens, des voitures... Il fallait cela pour donner ce sentiment fort de la présence de la ville, intense, chaotique, étouffante, pour plonger le spectateur en immersion dans le réel tout en utilisant tous les moyens du cinéma et de la fiction.

LE TOURNAGE ET LE MONTAGE

À part les scènes dans le centre d'hébergement d'urgence, qui nécessitaient plus de techniciens et de figurants, j'ai imposé une équipe ultra-réduite. La plupart du temps nous n'étions que cinq ou six au plateau. Et parfois seulement trois. Pas d'éclairage. Pas de camions. Pas de cantine. Je voulais me débarrasser de toute la lourdeur d'un tournage traditionnel.

À l'image, j'ai choisi de travailler avec Tristan Galand, jeune chef opérateur belge qui avait une double expérience de cinéma de fiction et documentaire. Je voulais quelqu'un qui soit capable, pour certaines scènes, d'être seul à l'image, de cadrer et pointer en même temps et d'improviser lui-même des solutions de lumière tout en maintenant une direction esthétique forte. Le parti pris du film étant d'adapter le dispositif de cinéma auréel et non l'inverse, nous avons passé beaucoup de temps à chercher des décors qui nécessitaient peu ou pas d'intervention à la lumière et qui correspondaient à l'esthétique choisie pour le film : un Paris aux couleurs

saturées avec des ruptures fortes dans les teintes.

Au montage (avec Xavier Sirven qui avait déjà monté mon film précédent), nous avons accentué tous les choix du tournage. Nous avons cherché à donner le sentiment de la vitesse, comme si ces deux jours qui précèdent l'entretien n'étaient qu'une longue course-poursuite. Nous avons joué sur les contrastes de rythme, entre d'un côté les scènes de livraison dans un Paris survolté, la course ininterrompue de Souleymane d'un lieu à l'autre, et de l'autre cette longue scène d'entretien posée, en champ contre-champ, où la parole peut enfin se déployer.

Il n'y a pas de musique dans le film. C'était ma volonté dès le début. Pas d'artifice. Non pour enfermer le film dans une esthétique documentaire, mais parce que je voulais jouer à fond la partition sonore de la ville, les klaxons et les sirènes, le fracas des RER, le rugissement des moteurs. L'absence de musique nous a obligés à être plus radicaux au montage : pas de place pour des moments creux, jolis, paisibles. On avance, collés à Souleymane, en apnée, sans répit, jusqu'à la scène finale qui nous enferme dans le petit bureau nu de l'Ofpr

POUR ALLER PLUS LOIN

Paris : la Maison des coursiers, un lieu de repos entre deux livraisons à vélo

Par [Leslie Carretero](#) Publié le : [14/03/2025](#) Dernière modification : 17/03/2025 – INFO MIGRANTS

La Maison des coursiers accueille quatre après-midis par semaine des livreurs à vélo dans un local en plein cœur de Paris. Entre deux courses, ces travailleurs précaires, le plus souvent sans-papiers, peuvent se reposer, boire un café chaud ou bénéficier d'une consultation administrative, sociale ou médicale. Reportage.

Il est 14h, Jean-Paul* vient de terminer ses premières livraisons de la journée. Ce grand gaillard pose son vélo contre la devanture colorée du 210 rue Saint-Denis, en plein cœur de Paris. Quand il passe la porte du local, le jeune homme se sent tout de suite comme chez lui. Il faut dire que le lieu est chaleureux : au rez-de-chaussée, des canapés et des fauteuils en velours habillent la pièce. Un espace "cuisine" avec de la vaisselle, deux micro-ondes et des boissons chaudes a été aménagé, et en face, une station pour recharger son téléphone. Le tout sous le regard d'Abou Sangare. Cet ancien livreur à vélo sans-papiers primé cette année aux César pour son rôle dans le film *L'Histoire de Souleymane* et dont une immense affiche du long-métrage trône sur un des murs repeints de graff. L'étage, plus sobre, est destiné aux consultations médicales.

Depuis début mars, c'est ici que s'est installée la Maison des coursiers, après avoir passé plus de trois ans dans le 18e arrondissement de la capitale, boulevard Barbès. Géré par l'association CoopCycle, la fédération de coopératives de livreurs à vélo, et subventionné par la mairie de Paris, le site reçoit quatre après-midis par semaine** des coursiers employés par les plateformes comme Uber Eats ou Deliveroo.



Chaque jour, trois salariés accueillent entre 20 et 30 personnes, majoritairement originaires d'Afrique de l'Ouest, dont beaucoup sont en situation irrégulière. Si à 13h, à l'ouverture, la Maison des coursiers est

vide ce jeudi de mars ; dès 14h, à l'heure où la plupart des clients ont déjà mangé, les allées et venues s'enchainent

"Le pire, c'est d'être dans la rue quand il pleut"

"J'aime bien venir ici, surtout quand il fait froid. On peut se réchauffer, prendre un café, et aller aux toilettes", dit Jean-Paul, concentré à confectionner un petit colis avec des morceaux de carton. Ce sans-papiers ivoirien de 33 ans, en attente de régularisation, travaille dans la livraison depuis son arrivée en France en 2019. "Tant que ça ne sonne pas, on peut discuter", prévient-il, en montrant son téléphone.

Ses journées consistent à attendre dehors, sous les intempéries, une alerte sur son smartphone lui indiquant la prochaine course. "Le pire, c'est d'être dans la rue quand il pleut", affirme-t-il. Une grande partie des livreurs vivent loin du centre de Paris, et ne retournent pas chez eux - dans des zones avec un faible taux de commandes -, de peur de rater une course.

Alors, la Maison des coursiers apporte un peu de répit et de convivialité à ces travailleurs précaires et solitaires. "Je travaille du lundi au vendredi de 11h à 23h, pour 40 euros par jour", souffle Jean-Paul. "C'est très dur et très fatigant, mais je n'ai pas le choix".

Ce lieu ne se résume pas en un endroit calme et réconfortant, il propose aussi divers services aux livreurs. Aujourd'hui, Jean-Paul est venu contester une amende, qu'il juge abusive. L'animatrice du lieu, Solène Delorme, l'aide à rédiger son courrier et le bordereau de la lettre recommandée. "L'administratif, c'est compliqué", sourit le jeune homme.

Un accompagnement large et varié

Depuis septembre 2021, plus de 1 100 livreurs ont été suivis par la Maison des coursiers, certains pendant plusieurs années. L'accompagnement peut prendre différentes formes et les salariés sont multi-tâches : aide à la régularisation, à la déclaration d'impôts, accès à un logement, aux aides sociales, à l'insertion professionnelle, etc. Des cours de français et d'informatique sont également dispensés dans la structure.

"On aide aussi lors de conflits avec les plateformes, notamment les 'déconnexions', terme employé par les sites qui signifie en réalité un licenciement car les livreurs sont radiés du jour au lendemain, parfois sans raison", précise Circé Liénart, coordinatrice de la Maison des coursiers.

Quand les demandes dépassent leurs compétences, les membres associatifs transmettent les dossiers à des structures spécialisées, des avocats ou des syndicats. Comme pour le cas d'Ousmane. Ce jeune Africain a reçu la veille une Obligation de quitter le territoire français (OQTF). Solène Delorme, l'animatrice, active son réseau. "On montera ton dossier d'aide juridictionnelle mais c'est l'avocat qui va tout t'expliquer et prendre en main ton dossier", explique-t-elle à Ousmane.

"Des personnes isolées, avec des parcours de vie compliqués"

Le jeune homme monte ensuite à l'étage pour une consultation médicale. Céline Charpentier, l'infirmière coordinatrice, effectue d'abord un état des lieux de la santé des patients, bien souvent éloignés du système de soin depuis des années. Puis, elles les réorientent selon leurs besoins. "On s'occupe principalement des ouvertures de droits à l'AME [Aide médicale d'État, ndlr], d'orientation vers des centres de santé ou des PASS [permanences d'accès aux soins de santé, ndlr]. On reçoit aussi des personnes blessées lors d'une livraison et qui ne savent pas vers qui se tourner", détaille l'infirmière.

"Ce sont des personnes isolées, avec des parcours de vie très compliqués. Et le métier de livreur n'arrange rien. Ils sont dans le stress permanent d'avoir un accident de vélo, de voir leur compte déconnecté, de ne pas savoir combien ils vont gagner à la fin de la journée. De plus, beaucoup vivent dans des situations très précaires : ils vivent dans des squats, à la rue, en colocation... Tout cela a un réel impact sur la santé physique et psychique des livreurs", constate Céline Charpentier.

Après une petite heure de repos dans les locaux de la Maison des coursiers, Ousmane et Jean-Paul enfourchent leur vélo et partent, à nouveau, pédaler dans les rues de Paris. Des heures à engloutir des kilomètres pour des livraisons qui ne leur rapportent que quelques euros par course. "C'est reparti..."

Travailler plus pour gagner moins", résume Jean-Paul, en référence au célèbre slogan de l'ancien président français Nicolas Sarkozy "travailler plus pour gagner plus".

*Le prénom a été modifié.

**La Maison des coursiers est ouverte du mardi au vendredi, de 13h à 18h. Adresse : 210 rue Saint-Denis, 75002 Paris – Métro Réaumur-Sébastopol (ligne 3 ou 4).

Deux structures similaires ont ouvert à Bordeaux et Grenoble, et d'autres projets sont actuellement en réflexion dans d'autres villes de France.